



LE MÉDIATEUR,

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

Hélas ! la vérité si souvent est cruelle !—VOLTAIRE.

VOL. 1.]

NEW-YORK, 7 MAI, 1814.

[No. 8.

INSTITUTEUR.

ORANG-ZEB, Empereur des Mogols, avoit eu pour précepteur Mullah-Sallé, qui, le voyant monter sur le Trône, sortit de sa retraite, et vint importuner son disciple de demandes et de sollicitations indiscrètes. L'Empereur, qui vouloit lui éviter un affront, faignoit toujours de l'oublier. Ennuyé enfin de ce qu'il ne comprenoit pas ce que cela voulait dire, il lui tint un langage plus ouvert. " Que veux tu de moi, docteur ? Qu'elle est
" ton aveugle prétention ?... Que je te fasse un des pre-
" miers Omrahs de ma cour. Ce n'est pas assez d'avoir
" de l'ambition, il faut posséder les talents qui en font
" une vertu. Que sais-tu ? Hélas ! ce que tu m'as ap-
" pris ; et certes, jamais enseignements ne furent plus
" minces. Tu m'as d'abord fait voir mon pays comme le
" seul de l'univers qui méritât quelque attention, et tu
" m'as enseigné à mépriser les autres Rois, comme de pe-
" tits Gouverneurs, qui trembloient au nom de l'Indostan.
" Tu abusois ainsi de la crédulité de mon enfance, et tu
" me disposois à nourrir en moi même un orgueil aussi
" dangereux que puéril. Hors quelques pratiques minu-
" tieuses, quelques mots sans idées, quelques faits secs et
" décharnés, d'une prétendue histoire de mon pays, tu as
" étendu un voile sur tout ce qu'il m'importoit de savoir.
" Que ne confiois-tu le dépôt de mon éducation à un
" homme plus habile et plus intelligent que moi ? Ne sa-
" vois-tu pas que la nature ne doue un enfant d'une heu-
" reuse mémoire, que pour qu'on mette à profit ce
" temps précieux, comme le plus propre à graver dans
" son cerveau souple et obéissant, les belles connoissances

“ qui doivent y demeurer fortement imprimées pour la
 “ conduite de l’homme pendant le reste de sa vie ? Au
 “ lieu de diriger mon esprit avide et qui s’élançoit par ins-
 “ tinct vers les grandes choses, tu l’as resserré ; tu l’as
 “ presque éteint dans la froide et sèche spéculation, de
 “ misérables mots et de questions vaines qui ne satis-
 “ font en rien, et qui ne peuvent m’être d’aucun usage,
 “ ni dans mon conseil, ni dans le cours de ma vie ; tu as
 “ gâté mon naturel heureux ; tu as desséché mon imagi-
 “ nation, et tu allois faire de moi un sot dangereux, sans
 “ le secours de la providence qui a permis que mes yeux
 “ s’ouvrisse. Il est vrai que tu ne pouvois pas me
 “ donner ce que tu n’avois pas en toi-même, et que mon
 “ père t’avoit choisi tout exprès ; mais du moins tu pou-
 “ vois me mettre sur la route, et reconnoissant ton insuf-
 “ fisance, me livrer à ces bons livres que j’ai lus depuis ;
 “ qui forment l’esprit au raisonnement, l’âme aux choses
 “ élevées et le cœur au sentiment de l’humanité. J’au-
 “ rais appris alors quelque chose des devoirs de l’import-
 “ tante et redoutable fonction où le ciel m’a appelé.—
 “ J’aurois pu comprendre ce qu’est un Prince à la tête
 “ d’un peuple, et la chaîne qui lie le trône à l’état et le
 “ souverain au sujet. Bien loin de là, tu as mis dans ma
 “ tête que j’étois un être isolé, fort et puissant, et que je
 “ ne dépendois que de ma volonté. Ainsi, tu m’as voulu
 “ insinuer la plus grossière des erreurs et le plus dange-
 “ reux des mensonges. J’allois me briser sur l’écueil, et
 “ hâtant ma perte, fatiguer des millions d’êtres sensibles
 “ qui, au lieu de me bénir, m’eussent justement détesté.—
 “ Si dans le nombre de tes idées mesquines, viles et faus-
 “ ses, une seule eût germé dans ma tête, la guerre, la fa-
 “ mine et l’étranger devasteroient actuellement cet Em-
 “ pire ; le sang couleroit pour favoriser une de ces sales
 “ rêveries pour les quelles ta langue disputoit avec tant
 “ d’opiniâtreté. Dieu a eu pitié de moi et de mon peuple ;
 “ il m’a envoyé des conseillers sages, qui en me révélant
 “ ma foiblesse, m’ont appris mes véritables forces. Je
 “ dois à leurs maximes simples, lumineuses, et amies de
 “ l’homme la délivrance des stupides opinions qui al-
 “ loient faire de moi un fou barbare. C’est par miracle

“ que j’ai sauvé ma raison du naufrage ; et je frémis des
 “ maux dont, sans la providence, j’allois être l’exécuteur
 “ et la victime. Retire-toi donc, pauvre imbécille ; va
 “ retrouver le village qui t’a vu naître ; achèves-y en
 “ paix cette végétation que l’on honore en toi du nom de
 “ vie ; ma clémence qui répugne à se figurer un méchant,
 “ te fait grâce ; bois, mange, dors, mais loin de te confier
 “ le moindre emploi de mon Royanme, je te défends,
 “ sous peine de la vie, de vouloir enseigner quelque
 “ chose à l’enfant du dernier sujet de mon Empire.”

DE LA CONSIDÉRATION.

La Considération est un témoignage de déférence, d’estime, et de respect que l’on offre au mérite, au talent, à la vertu. On entend aussi par ce mot, la bonne réputation qu’un homme s’est acquise par ses qualités louables, ou l’espèce d’éclat que répand sur lui la place qu’il occupe, le pouvoir dont il jouit, la fortune qu’il possède.— C’est dans ce dernier sens qu’on dit de lui que c’est un homme de Considération.

Si cette définition est exacte, comme je le crois, et si l’on admet les deux acceptions, que de personnes sont considérées, qui ne sont pas dignes de l’être ! La Considération est une sorte d’impôt que le crédit et les richesses lèvent sur le besoin, et la médiocrité ; or, qu’est-ce que la plupart des gens en crédit ? Qu’est-ce que la plupart des gens riches ?

La Considération est réellement due à l’homme de mérite ou de talent ; que reçoit-il en échange ? Des égards protecteurs de la part de ceux qui se croient au dessus de lui, une déférence stupide de la part du vulgaire ; celui-ci l’entoure, le regarde, l’écoute et semble tout étonné de ce qu’il a le nez placé au dessous du front ; ceux-la croient avoir fait beaucoup pour lui, lorsqu’ils lui ont adressé la parole dans un salon, ou qu’ils l’ont admis à l’honneur de faire sa cour. Quand à l’homme vertueux, toute la considération qu’on lui accorde, c’est de n’en point dire du mal, si toutefois on s’occupe de lui. Mais on se garde bien de le recevoir en bonne compagnie ; il y seroit maussade, ennuyeux, importun, déplacé.

Ce que nous appelons la Considération, et ce qui l'est en effet dans nos mœurs actuelles, se gradue en proportion du plus ou moins de fortune qu'un homme étale. Celui qui ne dépense que vingt mille dollars par an, est bien moins considéré que celui qui en dépense cent.

C'est sous ce rapport que j'ai vu jouir de la plus haute Considération un Financier fameux, dont tout le mérite étoit dans la tête et dans les doigts de son caissier, mais qui avoit le meilleur cuisinier de Paris, et la table de France la mieux servie. C'est sous ce rapport que, dans un cercle, dans un bal, dans un lieu public, la femme la plus considérée n'est pas celle qui est l'épouse la plus tendre, la mère de famille la plus attachée à ses devoirs, mais celle dont l'état, et le luxe effacent tout ce qui l'environne. C'est encore sous ce rapport, que, parmi certaines femmes, qui forment une classe à part, la plus considérée est celle dont l'amant tient le plus haut rang, a le plus de fortune, et paie le plus cher le bonheur d'être trompé par elle.

La Considération parmi les gens du monde s'attache donc aux rangs, aux emplois, et sur-tout aux richesses. Il n'en est pas de même parmi les savans, les artistes, et les gens de lettres. Ils se considèrent entr'eux, en proportion des connoissances, du talent et du mérite, pourvu toutefois que la jalousie ne les divise pas; ce qui est très-rare.

De ce que la Considération s'attache particulièrement aux emplois et aux richesses, il s'ensuit, qu'un intrigant et un fripon adroit, visent évidemment à la Considération, et doivent finir par être des hommes très considérés.

L'exemple est contagieux, a-t-on dit, et cela est vrai.—Franchissons les intermédiaires, et nous verrons que le laquais d'un Ministre considère fort peu le laquais d'un commis, par suite de cette manière de rendre à chacun ce qui lui est dû. Observons le laquais du Ministre, lorsqu'un équipage entre dans la cour de son maître; il vient au devant de l'homme qui en descend, l'aborde avec respect et croiroit lui manquer, s'il ne lui ouvroit les portes avec fracas, s'il ne l'introduisoit dans les appartemens comme un Général d'armée dans une ville prise d'assaut. Voyons-le maintenant lorsqu'un homme, arrivé à pied, sans suite

et modestement vêtu, se présente ; il le regarde à peine, l'écoute avec distraction, hésite à lui répondre, craint de l'annocer, et s'il s'y voit réduit, croit que les portes à moitié ouvertes le seront toujours assez pour laisser passer un homme de peu de Considération.

Ce seroit un ouvrage assez piquant à faire, que celui qui auroit pour titre ; *De l'Abus des Mots* ; l'écrivain qui l'entreprendra ne pourra s'empêcher d'y placer le mot Considération. Parmi les protocoles usités, il y a quelques années, dans le style épistolaire, on distinguoit celui-ci ; j'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite Considération, votre très humble, etc. Il est bon de remarquer qu'il n'étoit permis de traiter ainsi que d'égal à égal, et je me rappelle, à ce sujet, que M. le comte D. . . . se pâmoit de rire, un jour, en me montrant la lettre qu'un négociant lui avoit écrite, et dans laquelle il s'étoit servi de ce protocole familier. Si Monsieur le Comte trouvoit plaisant qu'on ne lui accordât que la plus parfaite Considération, quelle idée attachoit-il donc à ces mots ? Celle, apparemment, que nous y attachons encore aujourd'hui. Je vois en effet, qu'en écrivant à certaines personnes, nous les assurons de notre Considération la plus parfaite et serions très-fâchés qu'on nous rencontrât dans la rue avec elles.

De l'abus du mot, et de l'abus de la chose, que dois-je conclure ! Que pourvu qu'on soit en droit d'avoir quelque estime de soi-même, on peut s'applaudir de n'être point un homme de Considération ; et que si, par hasard, on se trouve rangé dans l'ordre de ceux qui méritent ce nom, il faut penser et agir, sans trop s'embarrasser de la bizarrerie des hommes, de leur aveuglement ou de leur ineptie.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

Les nouvelles étrangères que nous avons insérées dans nos précédents Nos. sont en si grand nombre et d'un intérêt si pressant que, nous avons été obligés de différer l'extrait de l'ouvrage, que nous avons annoncé dans le No. 3 page 43.

Le **TOUR DU MONDE**, par Mme. *Dufresnoy*.

Nous recommandons ce livre utile, aux instituteurs de

la jeunesse, et aux parents qui s'occupent de l'éducation de leurs enfans; ils doivent savoir, que l'instruction est aussi un des éléments du bonheur; c'est un trésor que l'on retrouve dans les circonstances difficiles de la vie, elle banit l'ennui, fruit de l'oisiveté, dissipe les chagrins, et nous aide à supporter le malheur et la méchanceté des hommes.

M.^{me} Defresnoy annoncé qu'étant à peu près étrangère à la géographie, elle a chargé de cette partie un homme éclairé dans cette science.

L'ouvrage est divisé en trente-cinq récréations, pendant lesquelles les enfans de M. Fonbelle reçoivent de leur précepteur, M. Duport; des leçons sur les contrées, les mœurs, le gouvernement et l'histoire de tous les peuples de la terre.

C'est au mois de novembre, lorsque les pluies et le froid rendent les promenades impossibles, que le bon M. Duport emploie le temps des récréations de ses élèves à faire avec eux et auprès d'un foyer pétillant, le *Tour de Monde*.

Il commence par leur donner quelques notions géométriques relatives au globe et à la sphère, et des instructions sur la géographie générale; il les fait ensuite voyager en Europe, et la description de cette partie du Monde, remplit seule les quatre premiers volumes de ce voyage intéressant. Les deux derniers volumes sont remplis par la description de l'Asie, l'Afrique, l'Océanique, et l'Amérique.

Nos lecteurs se tromperaient s'ils pensaient que la géographie universelle de M.^{me} Dufresnoy ressemble aux ouvrages géographiques élémentaires secs et rebutans qu'on est dans l'usage de mettre dans les mains des enfans, et dont la lecture est pour eux une fatigue. Le *Tour du Monde* offre des notions exactes et précises de géographie d'histoire, de biographie et de littérature; et il est sur ce point aussi complet que tout autre ouvrage du même genre; mais il l'emporte, sur les anciens élémens de géographie, par la manière vive, animée et pittoresque, avec laquelle tous ces objets sont présentés.

Pour donner à nos lecteurs une idée de ce mérite, qui est digne d'être apprécié dans un ouvrage destiné à l'instruction de la jeunesse, nous allons transcrire quelques pas-

sages pris au hasard dans les 6 volumes du *Tour du Monde*.

Après avoir tracé l'histoire de Paris, madame Dufresnoy donne à ses lecteurs une idée générale des monumens que les Rois et les Empereurs y ont fait élever. Parvenue à la fin du 18^{me} siècle elle s'exprime ainsi :

“ Nous voici enfin arrivés à ce siècle fameux qu'avaient préparé les deux siècles précédens, effacés peut-être en magnificence, en richesse, mais non encore égalés sous le rapport des lettres. Les beaux-arts ont fait seuls de Paris la Capitale du Monde.

“ Paris offrait déjà en 1800, une quantité considérable de monumens précieux ; mais la plupart n'étaient pas terminés, d'autres déperissaient, et presque tous étaient encore obstrués par des constructions gothiques ou des décombres qui les rendaient inabordables. Depuis le règne de NAPOLEON, la Seine, à été renfermée dans tout son cours par de nouveaux quais ; la construction de plusieurs ponts, placés aux extrémités de la ville, ont rendu les communications plus faciles ; de nombreuses fontaines ont été établies de tous côtés ; on s'est assuré pour leur entretien d'une masse d'eau supérieure à celle que la ville de Rome s'enorgueillissait jadis de posséder ; des marchés, des halles, des boucheries, des greniers publics, d'une architecture simple et solide s'élevèrent avec célérité.

“ Le Louvre est enfin terminé et cette entreprise que l'imagination n'osait concevoir, aura été achevée dans un court intervalle.... L'observatoire a été augmenté et distribué d'une manière plus commode ; la façade du palais du Corps-Législatif, la nouvelle Bourse et l'Arc de Triomphe qui couronne la belle entrée des Champs Elysées, de vastes palais destinés aux archives, à l'instruction publique, aux ministères, se construisent aux bords de la Seine, et les anciens établissemens tels que la Monnaie, les Ecoles de Médecine, de Droit, des Ponts-et-Chaussées, l'Ecole Polytechnique, le Palais de Justice, la Sorbonne, les églises Saint Roch et Saint-Sulpice, les portes Saint-Denis et Saint-Martin, les principaux Colléges, les Prisons publiques offrent par tout l'empreinte d'une main conservatrice. La colonne de bronze de la place Verdôme ornée de bas-reliefs et de la statue de l'Empereur, est par sa matière et

par son exécution, un des plus somptueux monumens de la capitale."

Voyons maintenant ce qui concerne le costume des Chinois.

"L'habillement des hommes se compose d'une longue veste traînant à terre, d'un habit plus court, sans collet et dont les manches larges et longues couvrent les mains, un caleçon tombant à mi-jambe, des bas fort courts, des mules relevées en pointe, un bonnet rond de carton, aussi en pointe, couvert de satin, doublé de taffetas et terminé par un gros flocon de crin ou de soie rouge flottant jusqu'aux bords, complètent le costume des Chinois..... Le costume des femmes est à peu près le même : le caleçon et les bas sont toujours de soie. On ajoute au premier habit un collet de satin blanc. La coiffure varie suivant le caprice ; ordinairement les cheveux, divisés en boucles, sont entrelacés de fleurs, de dentures, de pierreries. Les jeunes personnes laissent tomber leurs cheveux en tresses ; les femmes mariées les retroussent par un nœud fixé sur la tête avec une aiguille, et les dames de distinction ajoutent une figure d'oiseau, ornée souvent de pierres précieuses : le bec de l'oiseau flotte sur le front, le corps couvre la tête, les ailes déployées tombent sur les tempes et la queue se relève en aigrette."

Les bornes de cette feuille ne nous permettent pas d'étendre plus loin ces citations piquantes et instructives. — Nous rapporterons seulement encore le dernier paragraphe du 6^e volume du *Tour du Monde*. Le langage que Mme. Dufresnoy y prête à M. Dupont, suffira, nous le pensons du moins, pour engager les parens à procurer à leurs enfans la lecture de ces utiles récréations.

"L'hiver, mes jeunes amis, est terminé ainsi que notre voyage. Vous aurez sûrement examiné avec intérêt la différence qui existe entre les gouvernemens, les coutumes et les mœurs des peuples divers que vous avez visités ; mais ce qui sans doute vous aura frappés le plus, ce dont vous conserverez éternellement le souvenir, c'est que sur tous les points de la terre, la civilisation est compagne de la religion, et la gloire compagne de l'honneur : ainsi vous saurez que pour devenir un homme supérieur, il faut avant tout aimer Dieu et la vertu."

Les six volumes du *Tour du Monde* sont ornés de quarante-huit charmantes gravures, parmi lesquelles on distinguera sûrement celles qui représentent la colonne de la place Vendôme, le palais de justice, l'école de médecine et autres monumens de Paris, et le château de Versailles. Chacune de ces gravures offre des scènes familières qui donnent une idée aussi juste qu'agréable du costume et des mœurs des peuples de la terre. Quelques cartes géographiques, très proprement gravées, donnent un nouveau prix à cet ouvrage élémentaire, parce qu'elles en rendent la lecture plus utile.

ARTS ÉCONOMIQUES.

Extrait d'une notice de M. Lampadius, sur la préparation du café de châtaignes.

M. Lampadius, qui a déjà donné une notice sur la fabrication du sirop et du sucre d'amidon, vient d'en publier une autre sur la préparation d'une substance qu'il regarde comme la plus propre à remplacer le café, et qu'il nomme *café de châtaignes*, quoique les châtaignes n'entrent dans sa composition que pour une faible proportion, mais parce que ce sont elles qui donnent au produit la qualité supérieure et le goût agréable qu'on lui trouve.

Les substances qui entrent dans cette préparation, sont des betteraves, des châtaignes et de l'huile d'olive : les premières doivent être bonnes, saines, bien nettoyées, coupées en petits cubes d'égale grosseur et séchées aussitôt au four ; les châtaignes, parfaitement saines et bien mûres, doivent être dépouillées de leur peau, également coupées en petits cubes et séchées ; l'huile doit être de très-bonne qualité, très-fraîche et sans aucun arrière-goût : toutes ces précautions sont nécessaires pour que le produit ait un goût agréable.

On met dans un bassin de cuivre une livre de petits cubes de betteraves séchées, et on les place sur un feu modéré, où on les agite continuellement, jusqu'à ce qu'elles soient fortement et également chauffées, mais en évitant qu'elles se carbonisent ; alors on verse dessus 3 gros d'huile d'olive, et on les remue encore sur le feu pendant cinq minutes, puis on les mêle avec une once de châtaignes séchées, et on met griller le tout à la manière du café ; mais cette opération doit être ici conduite avec un soin particulier, eu égard au degré du feu et à la durée du grillage : il faut aussi observer attentivement la couleur et l'odeur des substances grillées, aussitôt que l'odeur désagréable des betteraves cesse de se faire sentir, et qu'on commence au contraire à distinguer l'odeur provenant des châtaignes, laquelle est agréable et

assez analogue à celle du café. Aussitôt que le mélange a pris une couleur d'un brun sombre, il faut cesser l'opération : si on l'interrompt trop vite, le produit a un goût fade, dans lequel la betterave se fait encore sentir ; ce qui arrive également si quelques cubes, étant plus gros que les autres, ne sont pas assez grillés. Si, au contraire, on grille trop fort, on chasse entièrement l'arôme de la châtaigne, et le café devient amer.

On doit moudre le mélange aussitôt qu'il est refroidi, et le conserver dans des vases de verre ou des cornets bien bouchés ; il perd toujours un peu de sa qualité avec le temps.

M. Lampadius répète qu'il faut apporter de très-grands soins dans la préparation des substances et dans toutes les parties de l'opération, faute de quoi le produit n'est pas bon, et sent souvent la betterave, dont le goût, au contraire, doit avoir entièrement disparu et être remplacé par un arôme agréable.

M. Lampadius termine en disant qu'on ne doit point s'arrêter à l'idée que les productions de la nature ne peuvent point être remplacées par l'art, ou au moins qu'il ne faut appliquer ce principe, vrai en lui-même, au café brûlé, attendu que, par l'action du feu, les élémens du café sont changés et modifiés dans leur rapport de quantité, puisqu'il se forme une huile grasse, et qu'il se développe de l'oxide noir du carbone, deux substances qui n'existent pas en cet état dans les fèves vertes du café.

POLITIQUE.

L'opinion du monde est faite par la France ou par l'Angleterre : c'est une grande vérité qu'il n'est point de pas hors de propos d'examiner dans son principe et de suivre dans ses résultats. La nature même a fait la France puissante : et ses ennemis auraient voulu, en la mutilant, détruire l'ouvrage de la nature. Plus d'une fois ils ont tenté de l'affaiblir, de la détruire ; et plus d'une fois aussi, affaiblis eux-mêmes par le mauvais succès de leurs attaques, ils l'ont accusée d'ambition, tandis que ses efforts n'avaient d'autre but que celui de maintenir son indépendance, et d'assurer son repos.

L'Angleterre qui, pour les anciens, était reléguée aux bornes du monde, a vu, grâce aux progrès de la civilisation et de l'industrie, l'élément qui la séparait des autres peuples devenir le moyen de communication la plus facile avec eux. Faible en elle-même, peu redoutable par sa population et son étendue, elle a travaillé sourdement à augmenter sa puissance, sans éveiller l'envie ; les gouvernemens n'ont pas cru que leur indépendance pût être menacée par une nation qui semblait hors d'état d'envahir leur territoire. Ils ont au contraire aisément supposé qu'en multipliant avec elle

les relations commerciales, ils n'auraient que des avantages à partager, et nul risque à courir. C'est sous ce double point de vue qu'il convient de considérer la marche de la politique de la France et de l'Angleterre au milieu des intérêts, des passions qui agitent les états de l'Europe, et de suivre les fluctuations successives qu'elles y ont fait éprouver à l'opinion.

La France imprime à ses desseins le caractère de franchise et de générosité qui lui est naturel ; elle cache rarement ses vues : elle va presque toujours droit à son but. L'Angleterre fait entrer indifféremment dans ses combinaisons tous les moyens de succès ; trop souvent la paix lui sert à masquer la guerre ; et l'on ne reconnaît toute l'étendue de ses projets qu'après qu'ils sont exécutés ; avant d'être forte, elle est adroite et rusée. On voit rarement l'une à la tête des coalitions ; elle a eu quelquefois à soutenir tout le poids de celles où elle a été entraînée ; et sa fidélité à ses engagements lui a souvent imposé le sacrifice de son sang et de ses trésors. L'autre a été constamment l'ame de toutes les ligue, principalement de celles qui ont eu pour objet l'abaissement ou la ruine de la France, et n'a cependant jamais hésité à les abandonner quand ses efforts lui ont paru au dessus du prix qu'elle en attendait ; ses alliances sont des calculs de commerce, et ses marchands savent ramener dans les coffres de la trésorerie l'or dont elle paie aux souverains le sang de leurs sujets.

Si l'on analyse les conséquences des principes sur lesquels reposent les systèmes qui ont habituellement guidé les deux puissances, si l'on suit d'un œil attentif les variations de leur prépondérance sur les états qui entrent dans la sphère de leur activité, on ne pourra se dissimuler que la France, possédant par elle-même tous les élémens de prospérité publique et particulière, a dû aisément se garantir de l'esprit d'envahissement ; qu'elle a été plus souvent occupée de conserver que d'acquérir, de repousser que de tenter des agressions ; que jusqu'à nos derniers tems plusieurs siècles de guerres, pour ainsi dire héréditaires, ne lui avaient valu d'autre avantage que celui de ressaisir deux ou trois provinces, de tout tems parties intégrantes de la monarchie, et qu'une possession litigieuse en avait séparées, sans opérer de prescription contre le droit de suzeraineté.

L'Angleterre, au contraire, parvenue à se créer par son industrie et son commerce une grandeur toute factice, a dû soutenir son pouvoir par les mêmes moyens qu'elle avait employés pour le créer. Plus son ambition a été ardente, plus elle a dû employer de ruses et de détours pour en dérober la marche, pour en dissimuler l'activité : plus sa puissance est sortie de ses bornes naturelles, plus il lui a fallu d'efforts et de dépenses pour se soutenir dans son élévation. Sa situation précaire l'a amenée à étudier profondément la nature de ses rapports avec les puissances continentales. Elle a bientôt vu qu'elle ne pourrait être forte que de la faiblesse des autres ;

et cette connaissance est devenue pour elle la base de ses maximes d'état et une règle invariable de conduite.

L'œil le moins exercé à pénétrer les mystères de la politique, aperçoit bientôt cette trame d'intrigues et de machinations dont l'Angleterre tient et fait mouvoir les fils au gré de son intérêt unique, celui d'égarer la marche des gouvernemens européens, d'arrêter, de détruire l'industrie des peuples, de détourner vers elle-même toutes les sources de commerce, de faire rétrograder l'Europe vers la barbarie, afin de jouir exclusivement de tous les bénéfices de la civilisation. Ces résultats de son influence sur le continent sont écrits à chaque page de nos annales modernes. Nous n'y voyons pas de guerre qu'elle n'ait allumée, soufflée, entretenue ; pas de nation faible qui ait été à l'abri de ses attaques ; pas de puissance qu'elle n'ait agitée, trompée, trahie, en la rendant la victime ou l'instrument de ses desseins ambitieux.

C'est sur-tout depuis l'époque de la révolution que s'est dévoilé tout le secret des prétentions, des projets, des espérances de l'Angleterre. A peine nos troubles ont-ils éclaté, qu'elle appaise elle-même tous ceux qui bouleversaient le reste du monde, et à la plupart desquelles elle n'était pas étrangère. Des 1790 on la voit se hâter de terminer la guerre de l'Inde, de suspendre les vengeances qu'elle méditait contre l'Espagne. Elle se rend médiatrice entre la Turquie et ses ennemis ; la Russie et la Suède se reconcilient ; la Prusse cesse de menacer l'Empire ; une paix universelle semble éteindre les feux de la guerre (1) ; mais cette paix n'est que le calme précurseur de l'orage ; il fond bientôt sur la France ; et tandis que toutes les forces de l'Europe se brisent successivement contre nos frontières : tandis que la guerre épuise de toutes parts le sang et les trésors des peuples, paralyse leur commerce et mine soudainement les bases de leur prospérité, l'Angleterre, à l'abri des effets directs de la tempête qu'elle a excitée, recueille les débris de tous les naufragés. Elle étend au loin et sans danger son système de l'envahissement du commerce universel, et ses conquêtes, plus utiles que glorieuses vont rendre le monde entier son tributaire, si une puissance forte et éclairée ne se hâte de briser le joug, qui, pour n'être imposé que par la rose, n'en menace pas moins l'honneur et l'indépendance des nations.

On sait que cette généreuse pensée fut celle du prince à qui la France a confié ses destinées ; on sait que, pour affranchir l'Europe des besoins qui l'assujétissent à l'Angleterre, il voulut rétablir l'antique séparation qui les rendait étrangères l'une à l'autre et opposer la terre à la mer.

L'exécution de ce grand projet changeait tout le système de la guerre ; c'était par son repos même, par sa force d'inertie que l'Eu-

(1) Cette remarque est importante et devrait être méditée par les puissances continentales, qui s'aperçoivent un jour qu'elles n'ont été que les instrumens de la politique anglaise.

rope combattait. C'était à l'Angleterre qu'était déferée l'alternative, ou de souffrir le bannissement prononcé contre elle, ou de se maintenir, par sa propre force, sur le continent. Cette force ne pouvait être celle des armes : Fidèle à la leçon que lui a laissée celui de ses Rois, qui attachait une queue de renard à ses enseignes (2), on la vit mêler à quelques démonstrations hostiles toutes les intrigues propres à lui tenir ouvertes des portes dérobées, des communications impénétrables à l'œil de son ennemi. Ces tentatives lui devinrent funestes, et plus elle voulut retenir d'issues, plus cet ennemi obligé de les lui fermer vit croître avec sa puissance les moyens de compléter l'isolement des agitateurs du monde. Dans cette extrémité leurs ruses ordinaires ne leur manquèrent pas ; et parce que la France renversait le système de leur despotisme politique, ils renouvelèrent avec fureur l'accusation banale et vide de sens, de son prétendu projet de monarchie universelle. Nous avons vu le succès de ces derniers efforts de l'Angleterre ; il est inutile de rappeler que des circonstances imprévues, irrésistibles, sont venues au secours de sa politique ; que la guerre générale lui a rendu la sécurité qui commençait à l'abandonner ; qu'elle se raffermir et se relève sur les débris des peuples entraînés aux combats pour assurer aux marchands de Londres tous les avantages de la paix. Le succès de cette grande lutte encore suspendue, n'est pas douteux pour nous ; la France, qui n'est jamais plus terrible qu'aux jours du danger, développera toute l'énergie du patriotisme et du courage ; toute l'étendue de ses ressources, pour conserver son indépendance, l'intégrité de son territoire et son honneur. En attendant ce résultat, qu'on peut hardiment prophétiser, les conjonctures présentes auront du moins démontré cette importante vérité (et puisse la leçon n'être pas perdue pour nos neveux !) que l'influence de l'Angleterre sur le continent y entretient et y perpétue les guerres dont cette puissance a besoin pour conserver sa tranquillité intérieure, et dont elle recueille tout le fruit, tandis que la paix du reste de l'Europe avec le France, favorable au développement de l'industrie des nations, aux progrès de leurs manufactures et de leurs arts, est pour l'Angleterre un danger manifeste et si pressant, que tous les efforts de son génie insidieux tendent sans cesse à l'écarter. C'est ainsi qu'elle triomphe des pertes communes ; c'est ainsi qu'elle spéculé sur les malheurs de l'humanité.

(1) Henri V.
(Extrait des Papiers Français)

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Suite des Nouvelles de France.

Au quartier-impérial de Troyes le 24 février 1814.

NAPOLÉON, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, Médiateur de la Confédération Suisse

etc. etc. etc ;

Considérant que le préfet du département de l'Aube a quitté le territoire de son département, et notamment l'arrondissement de Nogent lorsque nos troupes l'occupaient encore ; que depuis il ne s'est pas mis en mesure de venir reprendre ses fonctions au moment de l'évacuation du chef-lieu de son département par l'ennemi.

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1.^{er} Le baron Caffarelli, préfet du département de l'Aube, est destitué.

2. Notre ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent décret, qui sera inséré au Bulletin des lois.

NAPOLÉON.

Suppositions pour tenir lieu d'Apperçu Militaire.

L'Impatience publique se manifeste chaque jour d'avantage, dans l'attente des grandes événements qui se passent en Europe ; chacun desire l'arrivée d'un bâtiment venant de France, pour connoître enfin le résultat de cette lutte terrible où la France se trouve engagée seule contre tous. Au défaut de nouvelles, quelques uns nous donnent pour telles des *Dry-Goods* de fabrique Anglaise. Ainsi, à les en croire, il y auroit eu un armistice général, entre les coalisés, et l'empereur Napoléon, la paix seroit sur le point d'être conclue. C'est sur ces renseignements ridicules, qui ne méritent pas même d'être réfutés, que l'on voudroit fixer l'opinion. D'un autre côté, Lord Wellington, après avoir abandonné les Pyrénées, marche vers Troyes. Ceci devient plus intéressant : nous n'avons pas encore parlé du Grand Lord, ni de ses grandes manœuvres, parceque les nouvelles que nous avons reçues de ce quartier, nous ont laissé jusqu'alors dans l'incertitude sur sa véritable situation.

Aujourd'hui que nous savons qu'il se dirige vers Troyes ; il faut expliquer comment la chose aura pu se faire, en cas que cela soit vrai.

Supposant donc, que l'armée Anglo-Portugaise, conduite par le héros *au trente-noms*, se soit acheminée dans l'intérieure de la France. Cette démarche hardie ne peut pas avoir été tentée prudemment avant d'avoir obtenu des succès éclatants, sur les corps d'armée Français, commandés par les Maréchaux Ducs de Dalmatie et d'Albufera (Sault et Suchet). Or, ces deux armées ont fait leur jonction, et ont pris position de manière à laisser ouvertes à leur ennemi les routes de Bordeaux et de Troyes. Observez lecteur, que voila une manœuvre absolument semblable à celle, qui a donné aux coalisés l'envie de quitter la Suisse, et de s'approcher de Paris ; conseil perfide, qui a produit l'effet d'enfermer le loup dans la bergerie, et dont les conséquences immenses sont telles qu'il est probable qu'il n'en sortira jamais.

Si Lord Wellington a de même répondu à l'appel, il est évident qu'il aura éprouvé le même sort. Et je ne vois pas d'autre façon d'expliquer comment il se dirigerait vers Troyes, si ce n'est pour y subir la loi commune. S'il fait la faute de dépasser Bayonne de quelques marches, les armées réunies de Soult et Suchet se porteraient sur les passes des Pyrénées, comme l'armée de Lyon se porte sur celles de la Suisse, ce qui chagrinerait cruellement le Grand Lord dans sa promenade..... Nous avons dit dans notre 3^{ème} article, *Apperçu des opérations Militaires en Europe*, No. 3 page 80 ce que nous présumons devoir arriver par suite des batailles de Montmirail, Vauchamp et Montereau ; chacun nous demande de nouveaux apperçus, mais comme cet article contient à peu près tout, il est inutile de nous répéter. Quant au lieu où s'engagera la bataille que les alliés seront forcés de livrer, il est impossible de le deviner, parceque cela dépend de la célérité de leurs marches et de la promptitude des manœuvres de l'empereur Napoléon, pour les obliger à se rassembler, car d'après leurs dernières positions, ils ne présentent plus l'aspect d'une armée, mais plutôt celui d'une bande de coureurs. On voit qu'ils faisoient des efforts pour rejoindre la Suisse, dans la direction de Vesoul et de Besançon, et delà gagner les défilés du Porentruy ; mais si, d'après les probabilités, les Français y arrivent avant eux, il leur faudra combattre pour s'ouvrir un passage, et s'ils sont vaincus dans cette position, leur seule retraite seroit vers le lord Wellington, mais comme, dit-on, il est lui même en route pour les joindre ils se rencontreroient plutôt, et ils pourroient faire leur jonction vers les montagnes de l'Anvergne. Alors peut-être ils demanderaient une armistice, ce seroit une niaiserie de penser qu'on la leur accordât, et même qu'on la leur ait accordée jusqu'à ce moment..... le caractère des Français s'est développé dans toute sa vigueur, et ils ont l'intention de prendre tout, ou d'exterminer jusqu'au dernier, c'est à cela qu'ils travaillent..... Dieu seul sait, s'ils réussiront.

Pensée Détachée.

J'ai vu un jour, au bas d'un tableau représentant des Patineurs, les vers que voici, et qui me paroissent mériter d'être conservés.

Sur un mince cristal l'hiver conduit leurs pas

Le précipice est sous la glace

Tel est de nos plaisirs la légère surface,

Glissez mortels n'appuyez pas.

AVERTISSEMENT.—Messieurs les Abonnés de New-York, sont prévenus que Mr. MARCET est chargé de recevoir le prix de la souscription. Les Personnes obligeantes sont priées de payer six mois, pour éviter des courses, au second quartier qui sera dû dans un mois.

ANECDOTE.

Un jeune auteur Anglois savant et d'un heureux caractère, se plaignoit à quelqu'un, de la générosité ridicule de sa nation : J'ai, disoit-il, consacré une partie de ma jeunesse à tâcher d'instruire, d'amuser mes concitoyens ; mais l'obscurité, l'indigence et les reproches, ont fait toute ma récompense ; tandis qu'un homme qui racle un violon, ou qui, peut-être, a appris à siffler en deux manières, est récompensé, applaudi et caressé. Jeune homme, lui répartit celui à qui il faisoit cette plainte, ne concevez-vous pas que dans les grandes villes, il est plus avantageux d'être membre amusant qu'utile de la société. Pouvez-vous faire une cabriole, et toucher vos pieds quatre fois avant que de tomber à terre ?—Non Monsieur.—Pouvez-vous &c. &c. &c.*—Non Monsieur. Pouvez-vous rester debout sur deux chevaux qui vont à toute bride ?—Non Monsieur.—Pouvez-vous avaler un canif ?—Je suis incapable de toutes ces belles choses. Eh bien, continua l'interrogant, vous n'avez d'autre ressource prudente pour vivre, que de faire savoir à la ville, que vous vous proposez incessamment, de manger votre nez **PAR SOUSCRIPTION.**"

* Il y a ici dans l'original des détails que je supprime par prudence, on auroit cru que je voulois faire une satire, tandis que je ne veux que citer une anecdote.

Note de l'Editeur.

ERRATA. Dans quelques exemplaires du No. 7, page 100, ligne 9. Il s'est glissé une méprise qui renverse entièrement la pensée de l'auteur, une ligne entière a été oubliée, ainsi, au lieu de, *Un homme poli nous fatigue*, lisez, *Un homme poli nous met à notre aise ; un homme civil nous gêne et nous fatigue.*

ON S'ABONNE

A New-York, Chez Messrs. EASTBURN, KIRK & Co. Corner of Wall and Nassau streets.

A Philadelphie, chez Mr. J. L. FERNAGUS, Market-street, No 98.

Le JOURNAL rédigé et publié par C. A. F. LEVAVASSEUR, paroît une fois par Semaine.

Le Prix de l'abonnement est de 5 dols. par An, et 3 dols. pour six mois. On ne s'abonne pas, sans prendre depuis le commencement, d'un Volume.

Imprimé par J. DESNOTES, en son Imprimerie, No. 7. rue Murray.